

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 14 (1908)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1757-1760
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 131: Brief Nr. 131
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sur l'osteogenie je vous prie de m'en faire grace et de chercher quelqu'un moins incapable que moi de le traduire. Mais tout ceci à condition que mon nom ne soit pas mis à la tête de la traduction. Je commence à me faire un peu au style allemand, mais je n'en ai point ni en françois ni en latin. Vous pouvés remplacer un homme tel que moi par le premier ecolier qu'il vous plaira.

J'ajouterai un mot sur le sort que je me souhaite. Souhaiter d'être placé à Berlin est une folie, mais ce seroit le changement de situation le plus à mon gout. Quant aux Bernois (*absit invidia verbo*) ils ne sont pas faits pour moi et je ne suis pas fait pour eux. Pourvu que je ne sois pas obligé d'être conseiller ici ou de me pendre, ce qui est la même chose, je serai content et tranquille pourvu que je puisse me tirer d'affaires honnetement. Faute de pratique une honnete comedie de medecin pourvoira mes besoins. Les ouvrages que je donnerai après ceux qui servent à la comedie, me mettront dans le point de vue dans lequel il faudra me voir.

Br. ce 17 Janv. 1760. Zimmermann.

131.

(Bern Bb. 19, No. 13).

Brugg ce 24 Janv. 1760.

Je me hate de vous dire en reponse de votre lettre du 21 Janv. que je n'ai point reçu celle du 13, et que cela me met dans un très grand embarras, parce qu'elle contient sans doute des choses qui m'importent infiniment, et que je ne voudrois communiquer à qui que ce soit. Je ne puis point faire là dessus des perquisitions, et je vous prie très

humblement d'employer tous les moyens possibles pour deterrer cette lettre si importante. Je suis indigné contre les bureaux de poste, ces sortes d'aventures ne sont point rares pour moi et m'ont déjà attiré par une complication des desagrémens quand j'étois aussi innocent qu'un enfant.

Sans contredit un medecin se perd quand il debite de mauvais remedes. Ni les succès de Hoffmann ni de Stahl me paroissent au dessus des forces humaines. Je crois qu'une pratique conduit par un esprit philosophique mène à la fin aussi loin qu'une pratique dont le merite ne rouloit que sur quelque jolie decouverte de chymie ou sur une sotté hypothese.

Boerhaave n'a sans doute jamais voulu de secret et je vous avoue qu'un secret est incompatible avec une façon de penser grande et noble, à moins qu'on y soit forcé par le besoin. Sois savant et honnete, c'est la devise de ma charlatanerie.

Vous avés fort raison que jusqu'ici j'ai écrit trop vite; aussi ne puis-je regarder sans fremir les productions monstrueuses de ma plume. Tout ira mieux. Il me semble que j'ai fait dans le silence quelques petits pas en avant, mais cela va lentement.

Vous me voulés un bien infini, Monsieur, je le vois par tout ce que vous m'écrivés. Mais pour m'engager à ne pas écrire vite, il ne faut pas me dire que les traductions raportent autant, mais il faut combattre une passion tout à fait differente et peutêtre plus pernicieuse. Encore une fois, je ne suis point d'un naturel interessé, et ce n'est que le besoin et surtout l'envie demesurée et irresistible de me mettre

dans l'indépendance vis à vis de mes concitoyens qui m'engage à vendre des secrets. Je gagnerai de cette façon l'argent qu'il me faut plus vite et j'aurai plus de loisir pour travailler aux ouvrages que je me propose. Permettéz-moi Monsieur de vous ouvrir les replis les plus cachés de mon cœur. J'aime les lettres avec passion, cela est hors de doute, mais je pourrois m'en occuper sans devenir auteur. Cependant je ne puis résister à la passion de le devenir, et pourquoi? Je me sens méprisé sans cesse par des gens qui me jugent sur ce que je dis et ce que je ne dis pas, et ma coutume est de ne rien dire parce qu'on ne peut pas avoir de l'esprit avec les sots. Ainsi il faut écrire. Après cela je me suis attiré les mépris des connoisseurs par mes productions. Les connoisseurs ne peuvent me juger que sur ce que j'ai fait et non pas sur ce que je n'ai pas fait. Je trouve que je pourrois infiniment mieux écrire avec le tems que je n'ai écrit jusqu'ici. Me voilà auteur encore. En un mot Monsieur, il n'y a rien d'étrange en tout cela. Vous voyés que mon ame est de la trempe de celle de presque tous les gens de lettres.

Pour les critiques je m'en embarasse pas infiniment. Si elles sont bonnes, je les reçois avec la plus parfaite reconnaissance, si elles sont mauvaises, je me fache le premier jour et je m'en moque le lendemain.

Personne n'a jamais remarqué que vous ayés écrit vite que vous. On ne vous critique que parce que vous êtes célèbre.

Vous me dites ce de B. et ce de Br. se ressemblent à de certains egards. Voilà une idée que

j'ai eu mille fois et que jusqu'ici je n'ai communiqué à personne. Mettès les grandes occasions qui demandent quelque science politique de coté, rien de plus egal. Je ne parle point ici de la fermeté, de la grandeur d'ame, de l'honneteté, en un mot de l'esprit de patriotisme. On peut avoir cet esprit dans un village comme à Rome. Tout homme d'état qui est obligé d'entrer dans les details, est obligé de s'occuper de minuties, de tracasseries et de miserés. Aussi avec votre permission si je m'appellois Steiger, Diesb. et tout ce que vous voudrés, et que j'eusse le plus grand credit, je ne penserois sur un certain article pas moins comme je pense à present. Je suis decidé par amour pour les lettres de ne point entrer dans cette galere, et j'en donnerai les preuves les plus convaincantes. Admirés mon eloquence. Dans le fort de ma mauvaise situation de l'année passée, je suis parvenu à persuader à ma belle mère et à ma femme que sur cet article j'avois raison, et que je serai entierement libre de faire ce qui bon me semblera. Persuader de pareilles choses à une belle mère n'est guere moins difficile que faire danser les arbres au son d'une lyre.

Je vous prie de ne rien dire à M. d'Arnay qui ne me doit rien. J'ai reçu de Bousquet le 1^r et de M. d'Arnay les 3 autres volumes de l'irritabilité. La traduction de Muhlmann est amplement par là.

Je commencerai à traduire avec grand plaisir dès aujourd'hui le chapitre sur le mouvement du cerveau. Ce seront les pages 158—192 du premier volume de l'irritabilité, et après paque le mem. sur la respiration, reponse generale etc. sans faute. Je

suis bien sensible à la bonté que vous avez eu de me dispenser de l'osteogenie dont assurement je me serais très mal acquitté parce qu'étant fort ignorant sur ces sortes de matieres je n'aurois pas scu rendre seulement les termes.

La société œconomique de Berne m'a fait proposer aujourd'hui d'être son traducteur du françois en allemand et de l'allemand en françois; cela vient à la suite d'une traduction que j'ai fait des reflexions sur l'agriculture de M. Schmid. Je me chargerai des traductions allemandes, et je refuserai les traductions françoises.

Le Dr. Vätterli qui a promis de guerir le cancer de mon oncle le voit mourir à l'étonnement de ses partisans. Il vient d'abandonner grossierement une demoiselle paralytique que j'avois traité depuis un an et demi avec le succès possible, et qu'il a offert de guerir avec une bagatelle. Cette demoiselle revient à moi. Des gens qui l'avoient proué excessivement l'année passée et qui m'ont deprimé à proportion, viennent se servir de moi dans un cas grave, et je reussis. On reconnoit le tort qu'on m'a fait. La providence agit visiblement pour moi depuis le commencement de cette année, et peutêtre elle a agi pour moi lorsque j'étois le plus malheureux. Mon cœur en est touché, et toute bonne nouvelle m'exprime des larmes en secret.

[Brugg ce 24 Janvier 1760]. Z.

Si la lettre en question est absolument perdue je vous prie en grace Monsieur de vouloir bien répondre une seconde fois à la mienne du 3 Janvier. Vous ne scauriés croire combien que le repos de

mon ame si longtems agitée en depend, et il est digne de votre cœur genereux et de l'elevation de vos sentimens de me donner ce repos dès que cela depend de vous.

Il paroît que M. Werlhof ne veut pas repondre. Cette occasion me feroit un plaisir inexprimable quand même je suis destiné peutêtre de mourir *Stadtphysikus* in Brugg. Vous me rendrés le plus grand service Monsieur si vous pouvés me procurer cet honneur, soit alors Professeur à ma place qui voudra.

J'ai ecrit cette lettre à 20 reprises. Encore un P. S. et celui là vous fera rire. N'avés-vous pas quelque volume in folio à traduire? Les articles de medecine pratique, des Transactions philosophiques si vous voulés. Que de contradiction dans ce pauvre esprit humain!

Biographische und sachliche Anmerkungen in alphabetischer Ordnung.

Namen, die im Register zu den Briefen in den früheren Jahrgängen aufgeführt worden, sind hier weggelassen.

L'abbaye (Br. 127): Die Zunft zu Obergermern als Vormundschaftsbehörde legte Beschlag auf Fischers Anwartschaft.

Adermann, J. F., promovierte 1751 in Göttingen unter Haller.

D'Arnay, Buchhändler in Lausanne, wahrscheinlich Verwandter des Prof. Johann Rudolf d'Arnay.

Bibliothèque de son tems (Br. 107): Den Plan einer solchen Sammlung von Hallers Rezensionen führte J. G. Heinzmann später aus in dem Werk: „Haller's Tagebuch seiner Beobachtungen über Schriftsteller und sich selbst.“ Bern, 1787, 2 Bde.